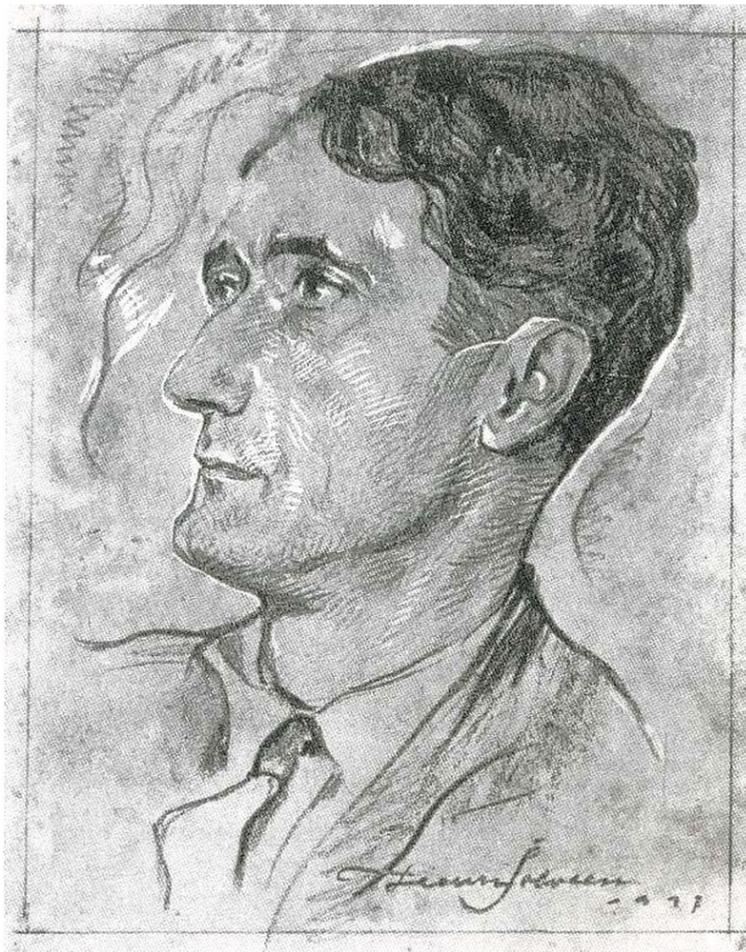


Nathan Katz dans la guerre de 1914-1918



Nathan Katz croqué par le peintre Henri Solveen (1927)

Si la biographie et l'œuvre du poète paraissent largement connues, elles sont aussi méconnues. Certains aspects connus me semblent sous exploités, sous évalués, peut-être pour des raisons historiques. Il n'y a pas pour moi un avant Katz, qui écrirait en allemand et que l'on pourrait ignorer et un après Katz qui s'exprimerait en alémanique et serait le seul vrai. Je m'attacherai précisément à ce passage de l'un à l'autre, comme moment d'un *combat pour la joie de vivre (Kampf um die Lebensfreude)* pour reprendre l'expression qui sous-titre le recueil *Das Galgenstübli* publié en allemand en 1920. Ce combat, s'il prend toute son expression en Russie où Nathan Katz, soldat allemand, était prisonnier, est en fait présent dès le départ à la guerre en août 1914. Tout départ à la guerre n'est-il pas un déracinement ? Parti soldat allemand, Nathan Katz revient soldat français au pays d'Annele Balthasar. Où il apprend à tendre l'oreille à tout ce qui s'entend - de joyeux ou pas - dans les jardins du Sundgau. Il fait paraître encore un recueil en allemand en 1930 *Die Stunde des Wunders*, (*Nur manchmal kommt eine Stunde des Wunders:/du begegnest einer fremden Frau*). C'est surtout, après *Annele Balthasar*, comme poète alémanique qu'il s'exprimera. Nous nous attarderons sur cette bifurcation de la *heimat* à la *haimet*.

Je voudrais placer cette conférence sous un éclairage particulier, celui du grand penseur allemand du 20ème siècle, Walter Benjamin, admirateur de Hebel comme on le verra plus loin, dont je retiendrai pour notre propos ceci :

« Ne s'est-on pas aperçu à l'armistice que les gens revenaient muets du front ? non pas enrichis mais appauvris en expérience communicable. Et quoi d'étonnant à cela ? Jamais expérience n'a été aussi foncièrement démentie que les expériences stratégiques par la guerre de position, matérielles par l'inflation, morales par les gouvernants. Une génération qui avait encore pris le tramway à chevaux pour aller à l'école se trouvait en plein air, dans un paysage où rien n'était demeuré inchangé sinon les nuages; et, dans le champ d'action de courants mortels et d'explosions délétères, minuscule, le frêle corps humain.
» (Walter Benjamin *Le narrateur*)

A cela s'ajoute l'expérience encore plus difficilement communicable du soldat alsacien à qui l'on dénie jusqu'à ce jour la réalité d'avoir été soldat allemand.

A cela s'ajoute l'expérience particulière du soldat alsacien prisonnier de guerre allemand chez les Russes qui le considèrent comme français, le renvoient en France où il produit des armes contre les soldats allemands dont il fut.

On serait perturbé à moins.

Ce fut le cas de Nathan Katz. Combattre dans ce contexte non seulement pour la survie mais plus encore *pour la joie de vivre* relève d'un défi immense que nous avons sans doute du mal à appréhender.

Katz est incorporé, pour son service actif sous l'uniforme allemand à partir de septembre 1913 au 113ème Régiment d'infanterie, 1ère compagnie à Fribourg en Brisgau et, dès la déclaration de guerre, mobilisé le 2 août 1914.

Il avait 21 ans.

L'Allemagne avait proclamé le 31 juillet 1914 le *Kriegsgefahrzustand* et le lendemain 1er août la *Mobilmachung*. En même temps, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. La France ordonne la mobilisation générale, le 2 août. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Mais, comme vous le savez, certains officiers impatientes à l'image de l'impatience du Kronprinz Rupprecht n'ont pas attendu la déclaration de guerre pour se distinguer ainsi le lieutenant Albert Mayer de Magdebourg stationné à Mulhouse qui fera le premier mort de la guerre dès le 2 août en la personne du caporal André Peugeot.

Comme l'ont constaté Jean-Noël et Francis Grandhomme, contrairement à une idée encore souvent reçue, les Alsaciens n'ont pas systématiquement été envoyés sur le front Est. Au début ils sont sur tous les fronts sans exception, y compris en mer. (Cf Jean-Noël et Francis Grandhomme : *les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre* page 108)

Nathan Katz prend la direction de Sarrebourg où il se trouvera les 19 et 20 août 1914 pour une première bataille « décisive » de la Première Guerre mondiale

Nous disposons de deux textes écrit par Nathan Katz en Août 1914. Ils se trouvent écrits à la main dans le carnet de poésie de sa sœur Jeanne. Le 1er est daté du 19 août 1914, le second sans jour précis.

Vor der Schlacht

Nun liegt das weite stille Land
Im lichten Frührotschein !
Ich grüße dich, du schöner Tag !
Magst auch mein letzter sein !

Und lieg ich eh es Abend wird
Getroffen, bleich und kalt,
noch braußt in meinen Adern Blut
mit stürmender Gewalt !!

Noch ist von heißlebendiger Lust
Mein Herz so voll, so voll !!
Ich jauchz dir zu, du schöner Tag !
Wenn ich auch sterben soll !!

Vor der Schlacht bei Saarburg.
19 August 1914
N Katz

Drei Dragoner !

Ritten frühtags drei Dragoner aus
drei schmucke, frische Jungen !
Die Fähnlein flatterten keck im Wind .
Trompete ist hell erklungen :
« Lebe wohl, liebes Kind ! »

Und dämmernd lag's auf Weg und Steg
Wie abends Heimverlangen,
da kamen wie trauernd, den Sattel leer
zur Tränke drei Pferde gegangen
« Lebe wohl, liebes Kind »

N.Katz August 1914

Avant la bataille

Le pays vaste et silencieux étendu
sous une lumineuse rougeur matinale
je te salue belle journée !
quand bien même tu serais ma dernière

Et avant le soir me voici
étendu, blessé, pâle et froid
alors que le sang bouillonne dans mes veines
avec la violence d'une tempête !!

Mon cœur encore si plein, si plein
de désir vivant et chaud !!
Je t'adresse des cris de joie, belle journée !
Quand bien même il me faudrait mourir
aujourd'hui

Trad.Bernard Umbrecht

Trois dragons !

Trois dragons au matin s'en allèrent à cheval
trois fringants jeunes soldats
Les étendards flottaient hardiment au vent.
Trompette a sonné au clair
« Bon vent cher enfant »

Le couchant s'étendait partout
Attirés par l'appel de l'écurie
Comme portant le deuil, la selle vide
A l'abreuvoir s'en sont allés trois chevaux
« Bon vent cher enfant »

Trad.Bernard Umbrecht

Les textes de Nathan Katz ont été publiés par Gabrielle Claer-Stamm dans l'annuaire de la Société d'histoire du Sundgau 2001 page 45 et suivantes. Je ne veut pas porter de jugement, Katz ne les a pas publiés. Ils frappent par l'affirmation de la vie face à la mort. Comme si d'ailleurs l'acceptation de la mort était la condition du *combat pour la joie de vivre*.

Un peu plus jeune que Nathan Katz, et quelques jours plus tard que lui, le 16 octobre 1913, âgé alors de vingt ans, Dominique Richert est incorporé dans la première compagnie du 112^e régiment d'infanterie, stationné à Mulhouse. Il est agriculteur à Saint-Ulrich dans le Sundgau. Après avoir participé à la bataille de Mulhouse, il prendra lui aussi la direction de Sarrebourg où tous les deux se trouveront les 19 et 20 août 1914.

Écoutons Dominik Richert :

„Welch ein Anblick bot sich mir! Vor uns lagen tote und verwundete Franzosen, so weit man blicken konnte. Die toten Deutschen lagen auch noch da, die Verwundeten waren schon weggeschafft. Ich ging zu den nächsten französischen Verwundeten und verteilte ihnen meine Feldflasche Kaffee. Wie diese Armen dankten! Deutsche Sanitätswagen fuhren heran, die die verwundeten Franzosen wegführten. Die Toten waren zum Teil entsetzlich anzusehen, teils lagen sie auf dem Gesicht, teils auf dem Rücken. Blut, verkrallte Hände, verglaste Augen, verzerrte Gesichter. Viele hielten die Gewehre krampfhaft in andere hatten die Hände voll Gras oder Erde daß sie im Todeskampf ausgerissen hatten. Ich sah viele Soldaten beisammenstehen an einer Stelle, ging hin, und es bot sich da ein entsetzliches Bild. Ein deutscher und ein französischer Soldat lagen da halb kniend gegeneinander. Jeder hatte den anderen mit dem Bajonett durchbohrt und waren so zusammengesunken.

Nun wurde ein Korpsbefehl verlesen: Gestern wurden die Franzosen in 100 km Breite von Metz bis zum Donon angegriffen und trotz tapferer Gegenwehr zurückgeworfen, so und so viele Gefangene fielen in unsere Hand, Geschütze wurden erbeutet. Die Verluste werden auf jeder Seite auf 45000 Mann geschätzt. Unseren Soldaten gebühre volles Lob für ihren Mut und ihr Heldentum, und der heiße Dank ihres Vaterlandes sei ihnen gewiß und so weiter und so weiter.

Mut, Heldentum, ob es das wohl gibt? Ich will es fast bezweifeln, denn im Feuer sah ich nichts als Angst, Bangen und Verzweiflung in jedem Gesicht geschrieben. Von Mut, Tapferkeit und dergleichen überhaupt nichts, denn in Wirklichkeit ist's doch nur die furchtbare Disziplin, der Zwang, der den Soldaten vorwärts und in den Tod treibt.

20.AUGUST 1914

Ich mußte dann mit einem Unteroffizier und 10 Mann nach Bühl, Munition holen, um die verschossene zu ersetzen. Nahe dem Dorfe stand ein Feldkreuz. Eine Granate hatte den Kreuzesstamm in Kniehöhe des Heilandes sowie das Querholz weggerissen. Der Heiland stand unverehrt mit ausgestreckten Händen da. Ein erschütterndes Bild, wortlos gingen wir weiter“.

Dominik Richert : *Beste Gelegenheit zum sterben*. L'extrait en allemand peut être lu en ligne [ici](#)

En français

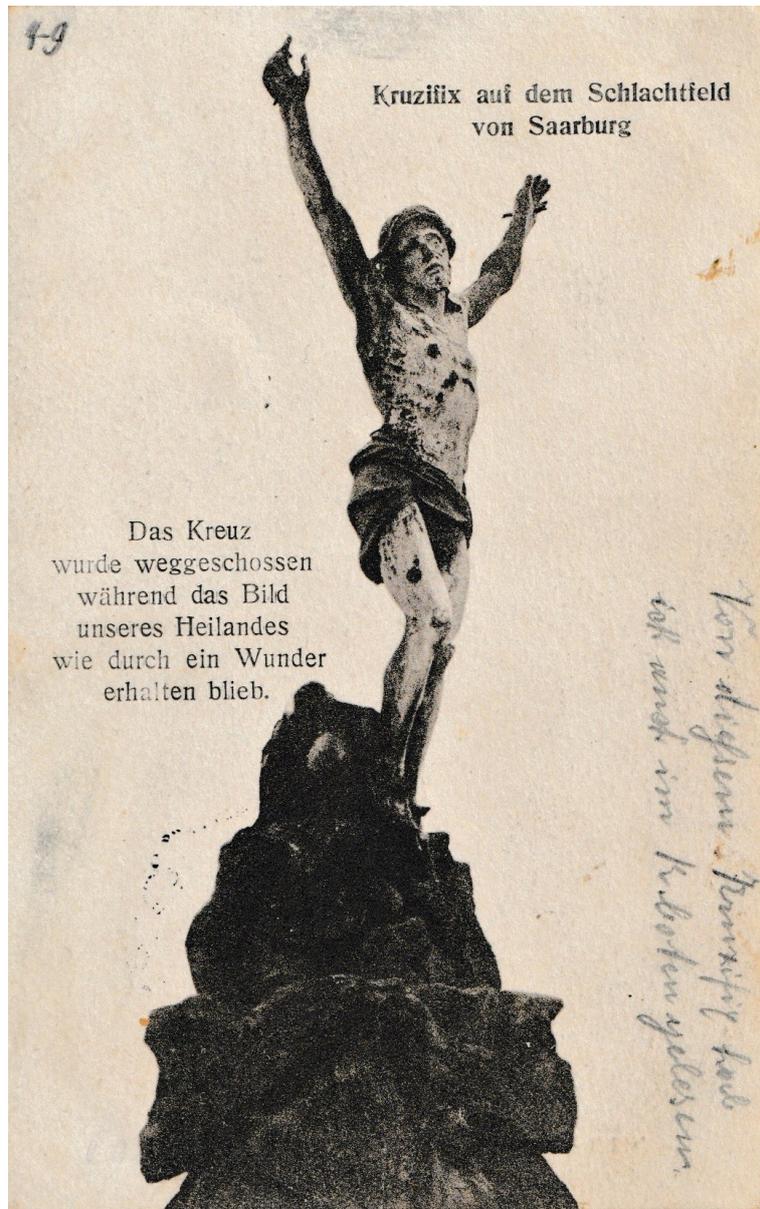
«[...] Je me levai. Quelle vision horrible ! Des Français morts et blessés gisaient devant nous à perte de vue. Les morts allemands étaient encore là, eux aussi, mais on avait évacué les blessés. Je me dirigeai vers les blessés français les plus proches et leur donnai du café de ma gourde. Les pauvres ! Comme ils me remercièrent ! Les ambulances allemandes s'avancèrent pour emmener les Français blessés. Beaucoup de nos morts étaient horribles à voir, certains couchés sur la face, d'autres sur le dos; du sang, des mains crispées, des yeux vitreux, des visages torturés. un grand nombre tenaient leurs doigts crispés sur leur arme, d'autres avaient les mains pleines de terre ou d'herbe qu'ils avaient arrachée en luttant contre la mort.

Je vis un groupe de soldats. Je les rejoignis et là, découvris un horrible spectacle: un soldat allemand et un soldat français étaient agenouillés face à face, chacun ayant transpercé l'autre avec sa baïonnette, avant de s'affaler ensemble.

[...]

J'eus pour mission avec un sous-officier et dix hommes de chercher des munitions à Buhl, afin de remplacer toutes celles que nous avons tirées. A proximité du village se trouvait un calvaire. Un obus avait sectionné le bois de la croix à hauteur des genoux du Christ, arrachant la planche transversale. Le Christ se tenait debout intact les bras en croix».

(Dominik Richert : *Cahiers d'un survivant / Un soldat dans l'Europe en guerre 1914-1918 qui ne devrait pas écrire ça*. Traduit par Marc Schublin Editions de la Nuée Bleue pp 22-23)



La croix de Saarburg photographiée en 1914

Difficile de savoir si Nathan Katz a eu vent de cela mais il se pourrait, l'histoire était célèbre à l'époque et a laissé des traces littéraires en tous les cas ce n'est pas étranger à son oeuvre.

Le 20 août 1914, lors de la bataille de Sarrebourg, Nathan Katz a le bras droit brisé par une balle. Il est opéré par un éminent chirurgien, le professeur Albrecht, qui lui évite la paralysie de ce bras, il est hospitalisé à Tübingen jusqu'à fin octobre, puis envoyé pendant sa convalescence à Fribourg-en-Brisgau, pour y être affecté à un détachement de la Croix-Rouge. Il suit des cours en auditeur libre sur la littérature alémanique à l'université. Dès janvier 1915, il rejoint le 150e Régiment d'infanterie à Allenstein, en Prusse Orientale, puis, en mars, le front russe. En juin (1915), il est fait prisonnier à Ostrolenka et interné aux camps de Sergatsch et de Nijni-Novgorod jusqu'en août 1916. C'est ce dernier lieu qui lui inspire son premier recueil, *das Galgenstüblein*, qui sera publié en 1920. Il travaille au service des postes du camp.

.Le 26 août 1916, il est rapatrié, en passant par Arkhangelsk, à Monistrol-sur-Loire avec 1500 autres Alsaciens, considérés en tant que Français comme alliés du peuple russe. De septembre 1916 à janvier 1918, il passe seize mois au camp de prisonniers de guerre (ironie ?) de Saint-Rambert-sur-Loire, réquisitionné pour travailler aux usines d'armement de Saint-Etienne. Au printemps de 1918, après un séjour à l'hôpital militaire de Saint-Étienne, il est évacué au «dépôt d'Alsaciens-Lorrains de Lourdes». En décembre 1918, il est «mis en détachement pour se rendre à Waldighoffen, détachement renouvelé de trois mois en trois mois jusqu'en septembre 1919.

Qu'a représenté pour Nathan Katz ce départ à la guerre, cette propulsion de la terre de Waldighoffen à la terre de Russie en passant par la Prusse ? Il le décrit dans un texte inédit que nous avons pu nous procurer grâce à Jérôme Schweitzer, responsable du patrimoine à la BNU de Strasbourg que nous remercions.

„As isch Chrieg worde. Dur d'erschi verschosseni elsässischi Därfer sin mr marschieret. Im zittige Chornfall hai mr glageret.
Das scheene schwäre Chorn, do isch's niederträtte worde ; d'Wàlder ewàg ghäue. -
Het eim das wehdo im Hàrz !
Do hai mer's gschwore, alli : Dü därfsch nit so vom Ardbode verschwinde, Haimet ! Mr wai di wider üfbäue, die wu wider emol zruckchämme !

Un derno speter in Gfangeschaft : wie mànmol sin mr do in dr gräue Baracke um dr Ofè gsässe :
« Wie lang dürt's àcht no ? - No allewil fliege d'Granade, un risse Lächer in dr Ardbode, un äiseri scheeni Därfer wärde zàmme gschosse, eis noh n en angere. Wenn mr wider heim chämme, so finge mr nit meh ass dr blutt Bode, un do un dert lüegt no n e gräu Stick vo n ere Müre üse. -

Jà, do isch's gsi, 's Därfle !
Do het dà gwohnt un do dà !
Do isch äiser Hüs gsi un do äiser Schire
Und do isch dr Brunne gsi, wu mr als Wasser gholt hai un's Vieh trànt hai.
Un dert àne isch dr Chilchhof . - Dort lige si, d'Vàtter, d'Ürvàtter, alli wu als friehjer glàbt hai im Därfle.

Vàtter ! Ürvàtter ! Mr sin do ! Mr sin zruckchu !

Mir sin's o, mir wu täusigmol gschwore hai dusse :
« Mr wai zruckgeh in d'Haimet ! Mr wai si üfbäue wider! Un mr wai si gàrn ha üs em tiefschte Hàrz !

Un äiser Fall isch jo o no do ! Dr güed schwarz Grung vo äisere Acker, wu n is äiser Chorn trait hat.

Er isch is träi blibe, äiser Bode, un er het plangt üf is, bis ass mr zuckchu sin,
grad ass wie mir plangt hai fir heim z'geh !

M'r sin do, Vättere ! Mr wai's üfbäue, 's Därfle, alles grad so wie's gsi isch :
Äiseri Hiser mit de Trämelgiebel, un Gärtle dervor. Mr wai Landere pflanze un
Geronium an d'Faischter stelle.

M'r wai d'Läufbrinne wider mache geh, un üf de Acker müess 's Chorn zittige.
As müess d'alti Haimet wider si !

Un si sall scheen wärde wider, äiset Haimet !

Un mr wai si gärn ha üs em tiefschte Härz !

Äiser Haimet un äiser alte häärligi Sproch !

Un üs dr tiefschte Seel wai mer's !“

C'est la préface à un ensemble de textes réunis sous le titre " D'Gschichte vom e Rolli
un angeri Gschichte üs em Sundgäu". Le dossier se trouve dans un ensemble qui
porte la cote MS.6.577,4 ; dans la même boîte se trouve une traduction en français de
ce texte par Jean-Paul de Dadelsen. Le fonds Nathan Katz a été déposé par sa famille
à la BNU en 2002. D'après Yolande Siebert qui a classé le fonds, les "contes du
Sundgau" ont été rédigés entre les années 1920 et 1930. Le recueil *Gschichte üs em
Sundgäu* constitue l'état définitif du recueil que Nathan Katz espérait pouvoir publier.
Toutes ces informations sont réunies dans le livre, *Le Fonds Nathan Katz à la
Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg*, paru en 2004 à l'occasion de
l'exposition Nathan Katz.

En français

Puis vint la guerre. Notre marche a traversé les premiers villages alsaciens
atteints par les balles. Nous avons bivouaqué dans les blés mûrs.

Ce beau blé lourd a été piétiné, les forêts abattues.

Comme cela nous faisait mal au cœur !

Alors nous l'avons juré, tous : tu ne dois pas disparaître de la surface de la
terre, ma *haimet* ! Nous, ceux qui reviendront te reconstruirons.

Puis plus tard dans le camp de prisonniers alors qu'à plusieurs reprises nous
étions assis dans la grise baraque autour du poêle : « ça va durer encore
longtemps ? - Les obus pleuvent toujours et déchirent la terre et nos beaux
villages subissent l'un après l'autre le feu des tirs. Quand nous reviendrons
chez nous, nous ne trouverons plus rien d'autre qu'un sol ensanglanté avec ici
où là un reste gris de mur qui sort de terre.

Oui, il se trouvait-là, le petit village

Ici habitait celui-ci et là celui-là.

Ici il y avait notre maison et là notre grange.

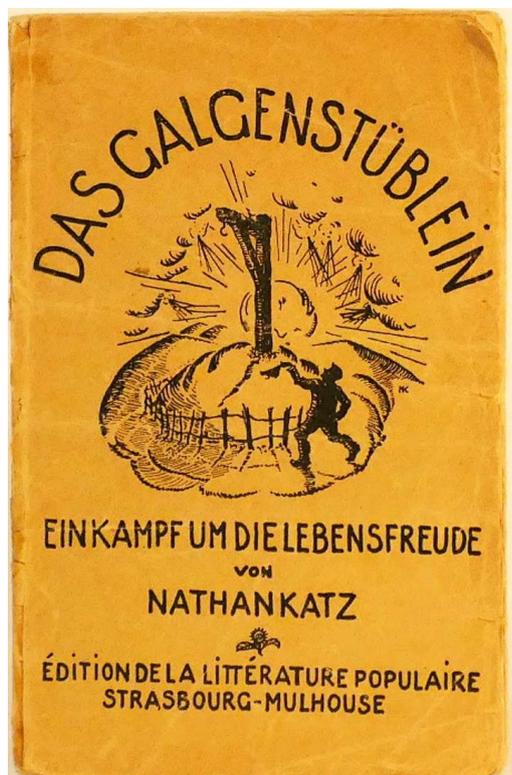
Et ici il y avait la fontaine, où nous cherchions de l'eau et où s'abreuvait le
bétail.

Et là-bas le cimetière – c’est là que reposent nos aïeux.
 O mes aïeux, nous sommes là, nous sommes revenus.
 Nous sommes ceux qui avons mille fois juré quand nous étions là-bas :
 « Nous voulons retourner dans la *haimet* ! Nous voulons reconstruire le pays et nous voulons l’aimer du fond du cœur !
 Et nos champs sont encore là ! La bonne terre sombre qui portait notre blé !
 Il nous est resté fidèle notre sol et il s’est languï de nous comme nous nous sommes languis de lui pour le retrouver !
 Pères nous sommes ici, ! Nous le reconstruirons, le petit village, à l’identique de ce qu’il était :
 Nos maisons au gable à colombages, avec le petit jardin devant. Nous planterons des treillis pour la vigne et nous mettrons des géraniums aux fenêtres.
 Nous referons fonctionner la fontaine et dans les champs les blés devront mûrir
 Il faut que ce soit à nouveau le vieux pays !

Elle devra retrouver sa beauté notre *haimet* !
 Et nous voulons l’aimer de tout notre cœur !
 Notre *haimet* et notre vieille et merveilleuse langue !

Nous le voulons de toute notre âme !
 (Traduction : Bernard Umbrecht)

Cela pourrait s’appeler la promesse fait à la *haimet*. Et à sa langue. Le possessif du champ labouré, des blés, de la langue désigne ici des biens communs. Le départ à la guerre implique une mobilisation (*eine mobilmachung*), c’est à dire un dé-paysement, un détachement de la *heimat*, un *déracinement* au nom d’un supposé intérêt supérieur à cette dernière. En ce sens, il y a donc une forte contradiction entre *heimat* et *patrie*. En temps de paix, quitter le pays reste sans doute le meilleur moyen de le retrouver.



Das Galgenstüblein

En 1920, il fait paraître aux *Éditions de la littérature populaire*, *das Galgenstüblein, ein Kampf um die Lebensfreude* (*La petite chambre à la potence, un combat pour la joie de vivre*), un recueil de textes, poèmes et prose poétique d’une centaine de pages, en allemand, qui partant du vécu, pour l’essentiel au camp de prisonniers de SERGATSCH, donne à lire ce qui se forme là de l’univers de Nathan Katz.

L'un des récits est intitulé *Das Galgenstüblein*. C'est le récit le plus long qui donne son titre à l'ensemble. Il occupe une place centrale. Comme l'ensemble du livre, il est fait d'un mélange de formes alliant reportage concret avec des débordements subjectifs, des réflexions philosophiques tantôt s'adressant à lui-même tantôt se projetant sur l'extérieur et l'accueillant, et notamment sur ce Sundgau lointain qui se construit ici, dans ce camp. Et toujours l'ami disparu, avec cette tentative de faire en sorte que les morts ne le soient jamais totalement, en continuant à dialoguer avec eux.

„Freund! Es geht ein Meerwind über die Dünen ! Ueber die vielen Gräber !. ..
Gräber, die verweht sind ! Drauf kein Name steht ! Gräber, auf denen kein
Röslein gepflanzt ward!
In den Gräbern ruhen die Soldaten des grossen Krieges.
Dort liegst auch du ! ! -
[...]
Höre es, wie der Sommerwind leise über dein Grab streicht ! ... Im Winde liegt
mein Gedenken !
Es sucht dich ! Wache ! ! Höre mich Freund“

(Nathan Katz, *das Galgenstüblein, ein Kampf um die Lebensfreude* Éditions de la littérature populaire Strasbourg-Mulhouse. Cité d'après l'édition originale non rééditée)

« Ami, Un vent marin passe au-dessus des dunes. Par-dessus les nombreuses tombes. Les tombes sont effacées ! Elles ne portent pas de nom. Aucune petite rose n'y a été plantée.
Dans les tombes reposent les soldats de la Grande guerre.
Tu y reposes toi-aussi !! -

Entends le vent d'été passer sur ta tombe ! Il transporte mon souvenir.
Il te cherche ! Veille !! Entends-moi, ami»

(Tous les extraits ont été traduits par mes soins.)

Avec ce titre *Galgenstüblein*, nous avons un extraordinaire concentré de contradictions entre ce Stüblein, lieu intime et maternant et cette potence qui a l'air anodine mais qui est destinée aux pendaisons. Ce *Stüblein*, cette chambrette dont l'auteur écrit qu'il a pu en profiter est propice à l'expression du *heimweh*, la nostalgie. C'est comme si les images du pays s'y projetaient, comme au cinéma, un cinéma mental :

„Dort, dort ist Lichtland, ;- zu Hause ! ...
Nun sprechen sie seltsam an mein Gemüt, meiner Heimat alte, schöne Lieder,
Gold werfend in den Raum, Freuen, Jubel ! !
Ha ! Ich seh sie ja liegen die alten, trauten Stätten : die Sundgaugärtlein mit
den vielen, vielen Blumen; die stillen, sinnigen Dorfstrassen, die Dörflein ganz
in Blüten, die Buchenwälder, in denen die Vögel singen. - O, du wundersame,
grosse Heimat ! !

Noch hier in die Ferne fällt es wie ein Abglanz jenes Sonneseins, und es lebt um mich, und spricht um mich !. ..

Elsässische Erde ! Sundgau ! - Schönes, grünes Feld, wo man sich selig hinstrecken kann, tief in Blumen ! Ja, nirgends ist deinesgleichen, nirgends !“

«Là-bas, là-bas se trouve le pays lumière, ; - chez moi à la maison !...

Ils parlent étrangement à mon coeur, les beaux chants, les vieux chants de ma *heimat*, inondant la pièce d'or, de réjouissance, de jubilation !!

Ha ! Je les vois devant moi les emplacements qui me sont familiers : les petits jardins du Sundgau remplis de fleurs; les rues du village silencieuses, le petit village tout en fleurs, les forêts de hêtres dans lesquelles chantent les oiseaux. O, merveilleuse, grande *heimat* !!

Ici encore loin d'elle elle m'apparaît comme un rayon de soleil et elle vit autour de moi, me parle !...

Terre d'Alsace ! Pays du Sundgau ! Beau champ vert, sur lequel on peut s'étendre comme un bienheureux, profondément dans les fleurs ! Il n'y a nulle part ton pareil, nulle part ! »

Dans un dialogue fictif avec ses parents dont il vient de recevoir des photographies, il revient sur le mécanisme de la nostalgie produite par l'éloignement et la solitude. Tout en déplorant l'inaction et le sentiment d'inutilité qui s'y ajoute, il affirme que pourtant, il travaille tout de même à quelque chose, il travaille sur lui-même. Il rend compte de ce combat annoncé dès le sous-titre de l'œuvre, et dont il se sent d'ores et déjà vainqueur :

„Und doch : Etwas arbeite ich doch ! Und das Bewusstsein dessen beglückt mich !

(...)

Arbeite ich doch an mir selber Stunde um Stunde !!

Führe ich doch einen Kampf mit mir, einen. Kampf mit meinem Innern, einen Kampf mit meinem Innern, einen Kampf um die Lebensfreude, - und einen Kampf von dem ich weiss, ich werde als Sieger. daraus hervorgehen, und ich habe schon gesiegt !

Ist nicht das Bewusstwerden einer in uns liegenden Kraft schon ein Schritt zum Ziele? !

Ist nicht der Wunsch nach etwas Höherem schon ein Sieg, ein herrlicher Sieg über alles Niedere in unserer menschlichen Brust !... Und ich kämpfe doch und strebe und halte alle meine Kräfte frisch und all mein Wollen und Denken gesund, und dessen bin ich mir wohl bewusst und stolz darauf !.“

« Cependant, je travaille ! Et d'avoir conscience de cela me remplit de bonheur !

(...)

Je travaille sur moi-même, à chaque instant !!

Je mène un combat avec moi-même, un combat avec mon moi intérieur, un combat pour la joie de vivre, - et un combat dont je sais que je sortirai vainqueur, et j'ai déjà vaincu !

La prise de conscience d'une force intérieure n'est-elle pas déjà un pas vers le but ?!

Le désir de quelque chose de supérieur n'est-il pas déjà une victoire, une merveilleuse victoire sur toutes les bassesses contenues dans nos humaines poitrines !... Et je combats et je tends mes forces, les maintenant alertes, toute ma volonté et ma pensée saines, de cela je suis bien conscient et fier. !.»

La méditation philosophique se prolonge, par le biais d'un conte, à la question de l'être, *Welches ist der eigentliche Zweck des Seins ?!* puis à une profonde réflexion sur la patrie, la *Heimat* dans son rapport à l'étranger, la relation du proche et du lointain. Seule une certaine mise à distance permet de réfléchir à soi et son rapport au pays. Quand on y vit on a tendance à l'oublier, quand on s'en éloigne on en prend conscience :

„ Mit der Zeit warst du an die Eindrücke, an die Bilder gewöhnt, die da täglich zu dir sprachen, dass es dir wohl selten einfiel, darüber zu denken, - dir davon Rechenschaft zu geben, dass du all diese Dinge um dich wirklich lieb hattest.

Dann wirst du herausgerissen aus deiner engern bekannten Heimat, Du bist längere Zeit fort in fremdem Lande; und nun plötzlich stehen all diese Orte wieder vor deiner Seele, zaubersamer, schöner, erhabener, als du je sie gesehen, von rosigem Schimmer verklärt.

Du weisst wieder jedes Tannenzweiglein, das blühte, ein gelbgrün glänzend Sternlein trug; du weisst jeden Kuhglockenton, wie er dunkel oder singehell über das grüne Feld ging ; alles weisst du wieder: Jede Hausinschrift. Jede Stimme deiner Gasse glaubst du noch zu hören.

Du wirst dir bewusst, wie tausend Bande dich an deine Heimat knüpf'en, an die Menschen knüpfen, die darin wohnen !“

« Avec le temps, tu t'es habitué aux impressions, aux images qui te parlaient quotidiennement, au point que rarement il te soit venu à l'esprit d'y réfléchir, de te rendre compte de ce que tu aimais toutes ces choses autour de toi.

Puis tu es déraciné de ta bien connue *heimat*. Tu séjourne pour un temps long en pays étranger. Et soudain tous ces lieux se retrouve de nouveau devant ton âme, plus magiques, plus beaux, plus sublimes que tu ne les as jamais vu, enveloppés d'un halo rose.

Tu connais à nouveau chaque petite branche de sapin qui fleurissait et portait une petite étoile verte et jaune ; tu connais chaque son des sonnailles, sa manière de traverser grave ou clair la prairie verte ; tu connais à nouveau tout : chaque inscription sur les maisons. Tu crois entendre chaque voix dans ta ruelle.

Tu prends conscience de la manière dont mille liens te nouent au pays, aux hommes et femmes qui y habitent »

C'est cette prise de conscience qui a eu lieu dans ce camp de prisonniers en Russie :

La *Heimat* est encore *peinte en rose - von rosigem Schirmer verklärt* - mais cela ne durera pas, Nathan Katz va considérablement complexifier sa vision

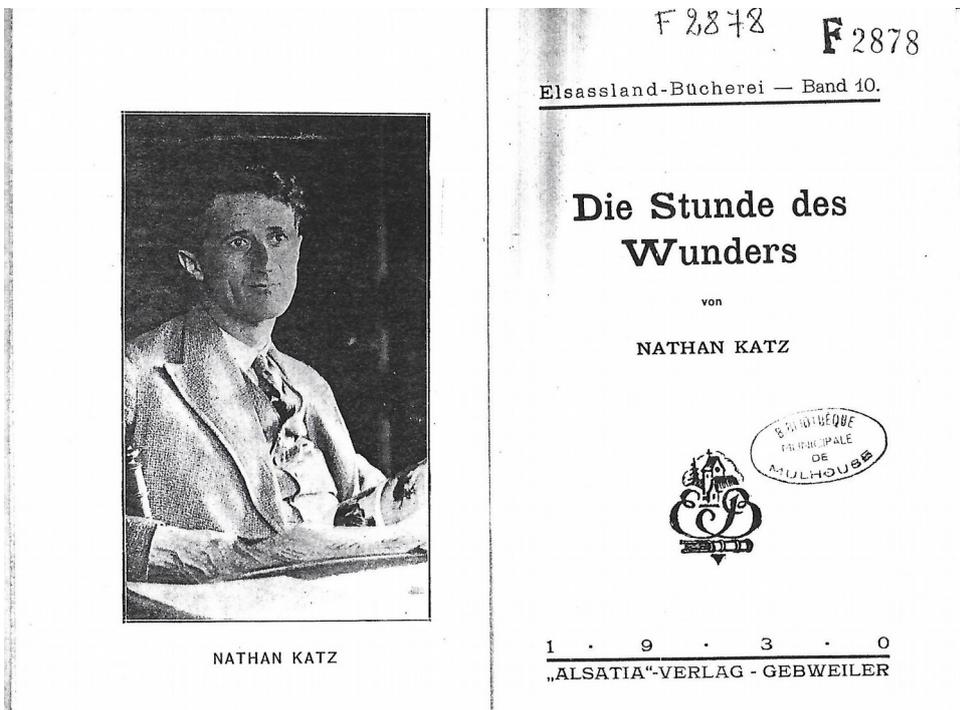
L'auteur doit quitter la petite chambre si propice à la rêverie qu'il a pu occuper quelques temps et dans laquelle s'est construite sa petite *Heimat*, d'abord par des souvenirs visuels, cartes, photographies puis il finit par entendre jusqu'aux sons.

Dans le tout dernier poème du *Galgenstüblein, Das Liedchen in der Transmission* ce ne sont pas seulement des images plus ou moins réelles et/ou symboliques de la *Heimat* qui lui apparaissent mais malgré les bruits de machines, il entend les voix du pays natal dans une langue commune :

„ Ja, ich höre selbst die Stimmen
Dieser lieben, guten Mädchen ;
Und sie spechen meine Sprache ! -
Meine Sprache ! - Ich versteh's ja,
Jede Silbe, die sie sagen ! -“

« Oui, j'entends même les voix
de ces aimables, bonnes, jeunes filles ;
Et elles parlent ma langue ! -
Ma langue ! - Je la comprends,
je comprends chacune des syllabes qu'elles prononcent ! »

C'est comme si se préparait la transition vers l'alémanique



Pour être complet, il faudrait évoquer ici maintenant, ce qui pourrait être qualifié de suite au *Galgenstüblein* à savoir *Die Stunde des Wunders* publié en 1930 chez *Alsatia* à Guebwiller. Je le fais très vite. C'est le second volume en langue allemande de Nathan Katz. Il y revient sur sa période de détention en Russie avec des textes tels que *Neujahr 1916, der Kriegsgefangene*. Il contient des évocations de rencontres : *Nur manchmal kommt eine Stunde des Wunders:/du begegnest einer fremden Frau*. Elles s'appellent Aninka, Yvonne, Elisabeth, Pawlowna... mais aussi *Die junge Arbeiterin im Frühling....* Mireille de Tarascon pour laquelle il écrit quelques vers en français.

Dans *Die Stunde des Wunders*, outre le sud de la France, il parle aussi du Tyrol. C'est une période au cours de laquelle Nathan Katz voyage beaucoup, il est très peu dans le Sundgau. C'est en partie plein de tendresse mais chez Katz il n'y a jamais un seul aspect des choses, il n'y a pas de soleil sans nuage. On y trouve aussi son engagement pour la paix. En même temps qu'il rêve de concorde et de société des nations, il constate déjà :

„Die alte Nörgelei und der böse Hass beherrscht die Menschen wider. Wird das unerträglich sein!--- „ (1930)

« Les vieilles chicaneries et la méchante haine dominant à nouveua les hommes. Comme cela va être insupportable ! » (1930)

Dans l'intervalle, entre les deux publications que je viens d'évoquer, Nathan Katz approfondit sa connaissance et sa relation avec Hebel, Johann Peter Hebel.

Sur le rapport avec Hebel, il y a ce témoignage de Nathan Katz recueilli par Victor Hell :

« C'est après la guerre de 1914-1918, lorsque l'entreprise Emmanuel Lang m'a envoyé dans le sud du pays de Bade pour y vendre des produits textiles, que j'ai vraiment découvert le poète Hebel. Je le connaissais un peu auparavant ; mais c'est après 1920 que j'ai compris, grâce à lui, l'importance d'une langue dialectale telle que l'alémanique et que j'ai eu le sentiment que c'est dans cette langue que je devais écrire ma poésie.

Et j'ai parcouru les paysages qui l'ont inspiré, le Markgräflerland ; j'ai suivi le cours paresseux de la Wiese qui se jette dans le Rhin tout près de Bâle. Vers les années 30, lorsque survint la crise du textile, j'ai perdu mon emploi. Au bout de quelques mois j'ai eu la chance d'être engagé par la maison Ancel de Strasbourg qui m'envoya en Afrique du Nord comme représentant en produits alimentaires. Mais je n'ai jamais cessé de dialoguer avec le cher Hebel ».

Cité par Victor Hell : *Nathan Katz l'universalité d'un poète dialectal* Editions du Rhin.
Page 41

Nathan Katz n'a sans doute pas seulement appris la langue chez Hebel mais un peu plus de ce que véhiculent ses histoires, c'est à dire, selon Walter Benjamin quelque

chose sur le rapport entre l'ici » ('s do) du théâtre domestique avec le train du monde.

Walter Benjamin écrit à propos de Hebel

« Lorsque Hebel commence une de ses histoires par ces mots: *On sait qu'un vieux maire de Wasselnheim s'est plaint à sa femme que son français lui avait presque coûté la vie*, on entend dans ce simple *on sait* une résonance ironique de toutes les correspondances entre le train du monde et le cancan. Tout aussi ironique, tout aussi éloignée d'une quelconque suffisance provinciale est l'étroitesse de ses scènes badoises, car le globe terrestre de Hebel, au centre duquel se trouvent Segringen, Brassenheim et Tuttlingen, a pour horizon Moscou et Amsterdam, Jérusalem et Milan. Il en va de même pour tout art populaire authentique et spontané; il dit l'exotique et le monstrueux avec le même amour et dans la même langue que ses affaires domestiques. D'où le puissant *ici* du théâtre de ses histoires. L'œil largement ouvert de cet ecclésiastique et philanthrope intègre l'édifice du monde à l'économie villageoise, et c'est en tant que chroniqueur, non en tant que maître d'école, que Hebel traite des planètes, des lunes et des comètes ».

(Walter Benjamin : Johann Peter Hebel in Walter Benjamin Oeuvres II Folio Essais page 166)

De même ne pourrait-on dire que le Sundgau de Nathan Katz a le monde comme horizon ? Et l'esprit de Hebel *D' Seel von Hebel* (= la langue et ce qu'elle véhicule) circule sur une aire géographique qu'on dit aujourd'hui tri-nationale, du Rhin aux Vosges, des monts de Ferrette à Zürich

Parmi les « fraternités poétiques » - l'expression est de Victor Hell - de Nathan Katz on peut adjoindre à Hebel et aux pays alémaniques, la Provence de Frédéric Mistral, et l'Ecosse de Robert Burns.

En 1924, Nathan Katz publie *Annele Balthasar*, cette fois en haut alémanique, dans la langue de Hebel.

Il en sera question dans la deuxième partie en video : *Nathan Katz, de la Heimat à la Haimet*

Bernard Umbrecht